



BRILL

Monsieur E. von Zach

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 26, No. 4/5 (1929), pp. 367-378+418

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526903>

Accessed: 21/02/2011 05:27

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

MÉLANGES.

Monsieur E. von ZACH.

Dans des études comme les nôtres, où les instruments de travail sont si pauvres et manquent tellement d'autorité, les divergences d'opinion sont naturelles et les erreurs inévitables; il est utile qu'on discute les unes et qu'on redresse les autres. J'ai donc toléré avec bonhomie les pointes que M. von Zach n'a cessé de me lancer depuis deux ans et, dans l'espoir d'un profit scientifique, je faisais en souriant la part des écarts de plume qui ont déjà fermé à notre confrère bien des portes. Le moment est cependant venu de m'expliquer clairement.

Dans la *Deutsche Wacht* de Batavia, janvier 1929, p. 44, M. von Zach me consacre une note qu'il termine par ces mots: "Diese wirkliche oder affektierte Unwissenheit gehört meines Erachtens zu den unentschuldbaren Fehlern, die ein Sinolog in einer Antikritik nicht machen sollte, und die Diskrepanz zwischen der hier gezeigten Oberflächlichkeit und der sonst in Erscheinung tretenden, beinahe pathologischen Akribie (in bibliographischen Dingen!) wirkt geradezu komisch". *Comme en termes galants ces choses-là sont dites!* Libre à M. von Zach de trouver mes travaux "superficiels" et de ne voir dans le soin que je mets à remonter aux sources et à les citer qu'une "acribie presque pathologique"; mais il se surpasse en insinuant que je puisse nier ce que je sais

être vrai; bien au contraire, je n'éprouve jamais de gêne à dire que je me suis trompé¹).

A quel propos d'ailleurs M. von Zach suspecte-t-il si gracieusement ma bonne foi? Dans le texte chinois du *Sūtra des causes et des effets du bien et du mal*, il se trouve une expression 盜罵 *tao-ma*, que j'ai naguère traduite par "qui volent(?) et maudissent", en faisant remarquer expressément que "voler" n'allait pas dans ce passage. Parmi les notes que M. von Zach m'a envoyées sur ma traduction du *Sūtra* et que j'ai publiées bien volontiers (*T'oung Pao*, 1927/1928, 403—413), une (p. 405) portait sur *tao-ma*, que M. v. Z. rendait par "heimlich (hinter dem Rücken) schelten", en opposant cette version à la mienne de "qui volent et mandissent". J'ai ajouté littéralement ceci: "Ma traduction comporte, après "volent", un point d'interrogation que M. v. Z. n'a pas reproduit; et la n. 55 précise mes doutes. La solution indiquée par M. v. Z. suppose à 盜 *tao* une valeur inconnue et que M. v. Z. n'appuie d'aucune référence". Telle est la réflexion, tout anodine, qui a soulevé l'ire de M. v. Z.²) Aucun de nos dictionnaires européens, ni aucun dictionnaire chinois ne donne, je crois, le sens de *heimlich* pour *tao*; par ailleurs *tao-ma* ne se trouve pas dans le *P'ei-wen yun-fou*; il était donc tout naturel de demander des références. Aujourd'hui M. von Zach veut bien dire que *tao-ma* se rencontre "couramment" dans les textes bouddhiques, mais s'abstient une fois de plus d'en citer aucun exemple. L'expression 盜鑄 *tao-tchou* qu'il invoque en outre n'est pas décisive, puisque, dans la "fonte secrète" de la monnaie, il y a vis à vis des autorités un dol qui justifie l'emploi de *tao*. Quant au

1) Quand toutefois je me suis trompé. Mais la note de M. von Zach commence par dire que, dans le *T'oung Pao* de 1928, pp. 51—52, j'ai "battu en retraite" au sujet de l'expression 象教 *siang-kiao*; il faut qu'il m'ait mal lu, et il a pris ma courtoisie pour un acquiescement.

2) M. von Zach ne semble pas avoir remarqué que je m'exprimais avec une discrétion polie, alors que j'aurais pu lui dire tout net qu'il faisait une citation tronquée et tendancieuse.

盜飲 *tao-yin* du *Tsin chou* (49, 10 a), il s'agit si bien de quelqu'un qui boit du vin en le "volant" chez un voisin qu'il est arrêté et enchaîné par les serviteurs de celui-ci. Et voilà les seuls arguments de M. von Zach. En réalité, si *tao-ma* doit s'interpréter par "injurier secrètement", ce qui reste à prouver, j'inclinerais à voir là un substitut plus ou moins populaire de **竊罵** *ts'ie-ma*, qui a incontestablement ce sens dès le *Che ki* (cf. les exemples du *P'ei-wen yun-fou*); le mot *ts'ie* a en effet la double valeur de "voler" et de "secrètement", "furtivement". En tout cas, ici comme ailleurs, un bon texte vaudrait mieux que des injures¹).

J'aurais passé condamnation sur les réflexions aussi inexactes que peu convenables de M. von Zach si je n'avais à relever quelque chose de plus grave. Dans les mêmes notes sur ma traduction du *Sūtra* (*T'oung Pao*, 1927/1928, 404—405), M. von Zach a dit: "**好學文義**, das Studium der Literatur lieben; Pelliot: aimer à étudier le sens des mots". J'ai ajouté alors cette remarque: "M. v. Z. rend ici un verdict sans le faire précéder d'aucuns considérants; je ne vois pas de raison pour l'accepter tel quel. Ma traduction répond au sens ordinaire de l'expression **文義** *wen-yi*. Cf. le *Ts'eu yuan*, si souvent invoqué par M. v. Z., et qui, renvoyant à la préface du *Chou king*, rend *wen-yi* par "le sens des mots" **文字之音義** [*wen-tseu tche yin-yi*"]". Ceci me paraissait à ce point simple et clair que je ne voulais pas, suivant le proverbe chinois, "prendre un coutelas de boucher pour tuer un poulet"; je n'ai donc pas insisté²). Le texte de la préface du *Chou king*

1) M. von Zach se donne beau jeu en procédant par affirmations catégoriques dans des cas douteux. Mais il oublie les grosses erreurs trop certaines où il lui est souvent arrivé de tomber, par exemple dans ses notes critiques sur le *Biogr. Dictionary* de M. Giles (cf. *Asia Major*, III, 545—568). Dans *Asia Major*, IV (1927), 377—389, j'ai corrigé ces erreurs, en un article objectif qui n'a aucun caractère polémique et où les sources sont toujours indiquées. Il est loisible à M. von Zach de répondre à cet article s'il le croit bon, mais par des raisons et non par des insultes.

2) Le sens usuel de *wen-yi* est d'ailleurs bien donné dans le dictionnaire de Giles ("meaning", "tenor", "sense").

(il s'agit de la préface du pseudo-K'ong Ngan-kouo) est en effet formel. Quand on eut trouvé sous les Han les tablettes du *Chou king* en "caractères anciens" (古文 *kou-wen*) dans la maison de Confucius, "comme les caractères *k'o-teou* étaient abolis depuis longtemps et que parmi les contemporains il n'y avait personne qui les pût connaître, [K'ong Ngan-kouo], au moyen de ce qu'il avait appris oralement du *Chou[-king]* de Fou Cheng (= celui dit en "caractères modernes"), examina et discuta le sens des mots (*wen-yi*, = le sens des caractères écrits anciens), fixa ceux qu'il put connaître, en fit un [texte] fixé en *li-kou*¹⁾ et le retranscrivit sur des tablettes de bambou" (科斗書廢已久。時人無能知者。以所聞伏生之書、考論文義、定其可知者。爲隸古定。更以行簡寫之)。 Il est évident que dans ce passage, celui-là même auquel renvoie le *Ts'eu yuan*, *wen-yi* s'applique aux "mots", ici en fait aux "mots écrits", aux "caractères" qu'il s'agit de déchiffrer, et non à la "littérature". Le sous-commentaire de K'ong Ying-ta précise encore: "[Kong Ngan-kouo] examina et discuta le sens (*yi*) des caractères (*wen*) anciens. Si, examinant les "caractères" (*wen*), il dit "sens" (*yi*), c'est que par le "sens" (*yi*) de ce qui précédait et de ce qui suivait il déduisait l'[identification des] "caractères" (*wen*); c'est pourquoi il dit "sens" (*yi*)" (考論古文之義。考文而云義者。以上下事義推考其文。古云義也)²⁾.

Néanmoins, dans la *Deutsche Wacht* de décembre 1928 (p. 43), M. von Zach invoque ce qu'il croit être une preuve "dass Pelliot mit seiner Uebersetzung von wên-i "le sens des mots" (statt

1) A raison de ce passage, le terme de *li-kou*, interprété comme un mélange d'écriture *li* des Han et de caractères anciens (*kou-wen*), est devenu le nom traditionnel du pseudo-*Chou-king* en caractères anciens qui fut fabriqué après les Han.

2) On sait qu'en chinois la notion du "mot" se confond avec celle du "caractère" qui écrit le mot; les *wen-tseu* sont au propre les caractères d'écriture servant à noter chacun un mot.

literarische Ideen) im Unrechte ist. Wenn er im T'oungpao 1927 pg. 405 seine Uebersetzung unter Berufung auf das Tz'u Yüan verteidigt, beweist er damit nur, dass er die Erklärung des Shanghaier Wörterbuches sub voce wên-tzu a) Schriftzeichen, b) literarisches Produkt nicht verstanden hat".

On remarquera tout de suite le vice de ce raisonnement. Peu importe si, sous *wen-tseu*, le *Ts'eu-yuan* indique subsidiairement un deuxième sens de l'expression *wen-tseu*, puisque, sous *wen-yi*, c'est évidemment dans le premier des deux qu'il l'emploie; son renvoi à la préface du *Chou king* suffit à l'établir. J'ajouterai que *yin-yi*, mot-à-mot "sons et sens", adopté dans le *Ts'eu-yuan* pour gloser le *yi* de *wen-yi*, est une expression technique, bien connue surtout par les grands glossaires bouddhiques de ce nom; les *yin-yi* ont un caractère strictement lexicographique (phonétique et sémantique), et ce ne sont naturellement pas des "sons et sens" des idées littéraires, mais des "sons et sens" des mots. L'interprétation de la définition que les compilateurs du *Ts'eu-yuan* ont donnée de *wen-yi* est donc hors de toute discussion.

J'ai eu toutefois la curiosité de me reporter à l'article 文字 *wen-tseu* du *Ts'eu-yuan* mis en avant par M. von Zach pour vérifier si je l'avais vraiment mal compris ¹⁾. Le voici traduit intégralement: "*Wen-tseu*. C'est par quoi on remplace les paroles [prononcées] ²⁾. Les ministres de l'Empereur Jaune Tsiu Song et Ts'ang Hie ont fait les premiers des caractères d'écriture (*wen-tseu*). La Préface du *Chouo wen* [dit]: "Quand, d'après la nature [des objets], on imite leur forme, cela s'appelle *wen*; quand la forme et le son s'appuient l'un l'autre, cela s'appelle *tseu*" ³⁾. C'est qu'en parlant de *wen-tseu*,

1) A vrai dire, je ne vois pas comment M. von Zach peut m'accuser d'avoir mal compris un article auquel je n'ai fait aucune allusion.

2) Autrement dit, c'est la notation écrite de la parole.

3) C'est-à-dire que les *wen* sont les caractères purement figuratifs, et les *tseu* sont les caractères composés d'un élément pris phonétiquement et d'un radical. Dans la pré-

les anciens avaient toujours en vue les caractères [pris] isolément. Les gens plus récents furent les premiers à employer *wen-tseu* (ici "texte") pour désigner des [mots] réunis ensemble [de manière] à faire un texte (*wen*)" (文字。所以代表語言者也。黃帝臣沮誦蒼頡始造文字。[說文序。][依類象形曰文。形聲相益曰字。] 蓋古人文字。皆指單字而言。後人始稱連綴成文者曰文字)。 Dans le second sens, *wen-tseu* désigne si on veut, un "literarisches Produkt", car un morceau littéraire est nécessairement fait de phrases. Mais il est évident que je n'avais pas à citer ce second sens de *wen-tseu*, ni ne me suis mépris sur la double définition de *wen-tseu* dans le *Ts'eu yuan*, puisque le *Ts'eu yuan* ne fait que confirmer là, avec le premier sens, celui où il emploie *wen-tseu* pour expliquer *wen-yi*.

Ces lignes étaient écrites quand j'ai reçu successivement plusieurs notes d'un contenu tel et d'un tel ton que j'ai d'abord été tenté de déchirer ce qui précède et de laisser tomber M. von Zach tout simplement. A la réflexion, j'ai pensé que mieux valait en finir une fois pour toutes.

Dans la *Deutsche Wacht* de mars 1929, M. von Zach, rendant compte du livre de M. H. Dubs, *The works of Hsüntze*, consacre une demi-colonne au travail préliminaire publié sur le même *Siuntseu* par M. Duyvendak dans le *T'oung Pao* de 1924; il en fait en principe l'éloge, tout en formulant quelques critiques de détail. Vous croiriez que ces critiques s'adressent à l'auteur de l'article? Pas du tout, mais à moi, parce que je suis directeur du *T'oung Pao*, et pour ne pas avoir corrigé trois expressions de M. Duyvendak, je suis déclaré "blind wie ein Maulwurf". Que dire alors du directeur de la *Deutsche Wacht* qui imprime M. von Zach?

face de son *Chouo wen*, Hiu Chen justifie par là le titre complet de son dictionnaire, **說文解字** *Chouo wen kiai tseu*, c'est-à-dire qu'il y "disait" (*chouo*) les caractères figuratifs (*wen*) et y "expliquait" (*kiai*) les caractères composés (*tseu*).

Ces gentillesse ne sont rien. Dans le *JA* de 1925 (I, 193—263), j'ai publié un long article sur *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e et des XIV^e siècles*, où j'ai eu à faire état de quelques travaux récents de MM. Ramstedt et Schmidt, parus respectivement en 1920 et 1923. M. Ramstedt avait posé que le turco-mongol commun ou tout au moins le proto-turc et le proto-mongol avaient connu à l'initiale une consonne labiale sourde (occlusive ou spirante) qui s'est amuie par la suite, mais qu'on retrouve encore dans les langues tongous; mon article établissait que, si cette ancienne labiale est aujourd'hui amuie dans presque tous les dialectes mongols, elle était encore représenté par *h-* dans le mongol du Moyen Age. Les articles de M. Schmidt indiquaient un certain nombre de correspondances du même ordre, et je disais exactement ceci: "M. Schmidt n'a peut-être pas ignoré l'article de M. Ramstedt, encore qu'il n'en ait fait aucune mention; en tout cas, lui aussi, dans les deux mémoires indiqués en tête du présent travail, a établi une correspondance entre un certain nombre de mots à *p*-initial en olča ou en goldi, à *χ*-initial en negidal, à *f*-initial en mandchou, et à initiale vocalique en mongol." Dans la *Deutsche Wacht* de février 1929, M. von Zach renvoie à un article publié par M. Schmidt en 1898 dans le *Journal of the Peking Oriental Society* et où des correspondances sont établies entre *f*-initial du mandchou, *χ*-initial de dialectes tongous et une initiale vocalique en mongol. M. von Zach ajoute: "Bei Besprechung letzterer Arbeit (*de Ramstedt*) im Journal Asiatique, Avril-Juin 1925, pg. 193, übersieht merkwürdiger Weise Pelliot trotz seiner hervorragenden bibliographischen Kenntnisse vollkommen die Prioritätsrechte Schmidt's und weiss sogar die Sache so darzustellen, als ob Schmidt dem Ramstedt dankbar sein müsste: M. Schmidt (dans deux mémoires sur les langues des Olchas et des Negidals) n'a peut-être pas ignoré l'article de M. Ramstedt, encore qu'il n'en ait

fait aucune mention. Ich erwähne diesen Fall nur, wenn man daraus wieder ersehen kann, wie sachkundig, partiisch und gehässig Pelliot manchmal zu urteilen pflegt.”

M. von Zach a l'esprit singulièrement tourné. A supposer qu'il eût raison sur les faits, il eût pu se demander si je n'avais pas oublié un article vieux de trente ans, et auquel M. Schmidt lui-même ne faisait aucune allusion dans ses travaux récents. Par ailleurs, j'ai de l'estime pour M. Schmidt comme pour M. Ramstedt, mais il se trouve que c'est M. Schmidt que je connais personnellement et avec qui je suis lié d'amitié. Tous deux d'ailleurs m'ont écrit longuement au sujet de mon travail qui les a intéressés, et je n'ai pas besoin de dire qu'aucun n'y a aperçu la "partialité" et l'"hostilité" que la vision déformante de M. von Zach a découvertes. Quant au fond des choses, le bon article publié par M. Schmidt en 1898 ne faisait pas état du turc et ne restituait pas de valeur primitive pour une initiale "altaïque"; voilà pourquoi je ne me suis pas trouvé amené à le citer; une simple juxtaposition de *ma-* en face d'une initiale vocalique mongole n'était d'ailleurs pas absolument nouvelle en 1898, puisqu'on la trouvait chez von der Gabelentz dès 1832 (cf. la p. 224 de mon article). Ma phrase elle-même, dont M. von Zach s'indigne, est d'une parfaite innocence, sans pointe contre personne; c'est une constatation de fait, sans plus ¹).

Dans le *JA* d'oct.-déc. 1927, pp. 261—279, j'ai publié un article intitulé *Une ville musulmane dans la Chine du Nord sous les Mongols*. Nous savons si peu de choses sur l'histoire ancienne de l'islam en Chine qu'il peut paraître intéressant de reconstituer, grâce aux textes chinois, à Rašidu-'d-Dīn et à Marco Polo, l'histoire

1) Le silence de M. Schmidt, qui ne tire pas autrement à conséquence, vient de faire hésiter aussi M. A. Sauvageot (*Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, Budapest, 1929, in-8, p. 3): "Indépendamment, semble-t-il, de l'étude de M. Ramstedt, M. Schmidt a posé la même loi."

de colons musulmans de Samarkand transportés au XIII^e siècle à "Simalin" dans la Chine du Nord; tel n'est pas l'avis de M. von Zach dans la *Deutsche Wacht* d'avril 1929: "Ueber die Wahl des Themas und seine Behandlung brauche ich nichts weiter zu sagen: man kennt Pelliot's grenzenlose Pedanterie zur Genüge; bei allen seinen Arbeiten wird man immer wieder und wieder an die peinlich genaue, höchst detaillierte Beschreibung der Defäkation des Helden im modernen Roman "Ulysses" von Joyce erinnert. Ich will auch nicht darüber sprechen, dass jeder Altaïst beim Worte Simalin an das mandschurische "simelen" (sumpfige Niederung, Marsch) denken muss, dass der im ersten Kapitel des Yüan-shih erwähnte Fluss Banjur (glückliches Ereignis) tibetisches und nicht mongolisches Sprachgut ist (Pelliot erhält auf Grund seiner phonetischen trucs Baljuna), dass das vom Kaiser abgeschaffte hsien-yü keine additionelle Taxe bedeutet, sondern den an den Hof abzutragenden Steuerüberschuss u.s.w., u.s.w. Alles dies sind Kleinigkeiten, die zwar auch nicht besondere Akribie von Seiten Pelliot's verraten, die aber zu bedeutungslos sind, um hier eine Besprechung zu verdienen." Et M. von Zach me cherche ensuite une mauvaise querelle — en partie sur le dos de Chavannes — pour une phrase chinoise que j'ai traduite d'une façon absolument correcte. Dans le passage que je viens de citer, je ne m'arrêterai naturellement pas aux insultes de M. von Zach, et je lui laisse pour compte sa "Defäkation". Des trois points particuliers de sa critique, il ne vaut pas de beaucoup parler du troisième; les *sien-yü*, pour autant que le système nous en soit connu, étaient des taxes indépendantes des taxes mises sur les champs réguliers; dans un article qui n'est pas consacré à l'organisation fiscale de la Chine, je n'avais pas à indiquer à qui en allait le produit; M. von Zach, sans le dire, a puisé ici une science aussi fraîche que superficielle dans le *T's'eu yuan*; s'imagine-t-il que d'autres ne sachent pas le manier comme lui?

Mais je voudrais m'arrêter un peu sur "Simalin" et sur "Baljuna". Le paragraphe de M. von Zach se termine en disant que j'ai consacré vingt pages à montrer que "Simalin" signifie "forêt des orties", "was überdies unrichtig ist" ¹⁾). Malgré ce dogmatisme outrecuidant, 蕁麻林 Siun-ma-lin signifie normalement en chinois "Forêt des orties", et telle est l'orthographe du nom à l'époque mongole, quand on le rencontre pour la première fois; la forme 洗馬林 Si-ma-lin n'apparaît que sous les Ming. Tout le premier, je me suis demandé (p. 273) si ces formes chinoises n'étaient pas "des transcriptions, avec adaptation sémantique, d'un nom qui primitivement n'était pas chinois, mais altaïque", et j'ai dit aussi pourquoi je le croyais moins probable. Avec une négligence hautaine, M. von Zach déclare que "tout altaïste" pensera au mandchou *simelen*, "marais". Je suis assurément aussi "altaïste" que M. von Zach, et tiens *simelen* cependant pour hors de question; Rašīdu-'d-Dīn écrit *Simālī*, les textes de l'époque mongole ont Siun-ma-lin qui, en prononciation du temps, répond sûrement à *Sim-ma-lim; s'il s'agissait d'un mot altaïque, on attendrait donc qu'il fût à voyelles vélaires et non palatales, et à finale *-m* et non *-n* (donc **simālīm* et non *simelen*); mais surtout cette colonie de Siun-ma-lin a été fondée par les Mongols du XIII^e siècle à l'Ouest de Kalgan, et il est exclu qu'en pareille région et à pareille date, pour nommer une colonie de Musulmans amenés de Samarkand, les Mongols aient été chercher un mot mandchou.

Cette méconnaissance des données historiques et des principes phonétiques s'avère, encore plus éclatante, dans la seconde remarque de M. von Zach, quand il prétend que le nom de fleuve "Baljuna" est né de mes "trucs" phonétiques, mais qu'il faut lire "Banjur",

1) J'ai discuté le nom de "Simalin" en trois pages et non en vingt; je n'aurais eu d'ailleurs aucune hésitation à le discuter en vingt s'il y avait eu lieu.

nom tibétain signifiant “événement heureux”¹⁾. M. von Zach abuse de notre candeur. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, une commission de lettrés a modifié, sur l'ordre de K'ien-long, les noms propres étrangers cités dans l'*Histoire des Leao*, l'*Histoire des Kin* et l'*Histoire des Yuan* pour leur donner un sens en mandchou, en mongol, en turc ou en tibétain. Ces changements sont sans valeur, et tout le monde en tombe d'accord, sauf M. von Zach²⁾. Ici encore, et bien qu'il s'en taise, c'est au vocabulaire de cette malencontreuse commission que M. von Zach a emprunté son “Banjur”³⁾, aussi bien pour la forme que pour le sens⁴⁾. Il est évidemment absurde d'imaginer que vers 1200, alors que les Mongols ne savaient encore rien du lamaïsme, un fleuve ou un marais de la Haute Mongolie ait été appelé d'un nom tibétain. Mais les orthographes de l'époque mongole ne ramènent d'ailleurs nullement à “Banjur” ou Phan-'gyur. Le *Yuan che* original écrit Pan[班]-tchou-ni (ch. 1 et 122). On sait qu'à l'époque mongole, un -n final des transcriptions chinoises

1) L'“événement heureux” a consisté en ce que, d'après la tradition, Gengis-khan et les quelques compagnons qui lui restaient ont failli mourir de privations!

2) Bretschneider (*Med. Researches*, I, 182) a déjà signalé que les commissaires de K'ien-long avaient transformé le Beš-baliq turc bien connu, les “Cinq villes”, en *baš-börük*, “tête + rein”, et vu dans Bagdad le mandchou *falga*, “village”; tout est à l'avenant. M. von Zach n'en a pas moins restitué depuis lors les noms personnels des empereurs mongols selon les formes impossibles de cette commission (je ne retrouve pas sa note actuellement). Dans ses *Lexicogr. Beiträge*, III (1905), il reproche à Chavannes (p. 36) de n'avoir pas lu respectivement “Temur ocok”, “Seleme” et “Hulugur” les noms bien connus de Tämügä otčigün, Sulaïman et Hülägü, et veut (pp. 86—87) qu'on adopte “janci”, “irul kun” et “jisaitai” pour ce qu'on sait très bien être *jamči*, *ärkä'ün* et *käsiktäi*. Il est encore retombé récemment dans des erreurs de même origine (cf. *Asia Major*, IV [1927], 381 [n° 884], 382 [n° 1012], 385 [n° 1539], 388 [n° 2445]). Tel est l'“altaïste”!

3) *K'in-ting Yuan-che yu-kiai*, éd. de 1878 du Kiang-sou-chou-kiu, ch. 4; f° 3a.

4) M. von Zach l'a si bien pris à cette commission qu'il a gardé la transcription approximative “Banjur” que l'insuffisance de l'écriture ouïgouro-mongole oblige à adopter pour une expression qui, en tibétain, serait réellement *phan-'gyur*. Hyacinthe Biçurin avait suivi dans ses traductions l'orthographe “réformée” de K'ien-long, et c'est ce qui explique que “Bantchour” ait passé, comme soi-disant forme du *Yuan che*, dans une note de d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, I, 72.

(quand ce *-n* n'est pas un ancien *-m*) répond tantôt à *-n* et tantôt à *-l* des noms étrangers; "Pan-tchou-ni" est donc soit *Banĵuni, soit *Balĵuni. Les transcriptions plus minutieuses que celles du *Yuan che* distinguent la valeur *-l* en ajoutant un petit caractère 勒 *lo* en bas et à droite du caractère à *-n* final; or tel est le cas dans les § 182—183 de l'*Histoire secrète des Mongols*, où le nom est écrit à trois reprises Balĵuna. Comme de juste, Palladius ne s'y est pas trompé, et sa traduction dans les *Trudy* de la mission russe de Pékin (IV, 95—96) donne correctement Balĵuna; c'est aussi Balĵuna qu'on a dans Bretschneider, *Med. Researches*, I, 269. Bālĵūna بالجونده est la forme constante chez Rašidu-'d-Dīn (cf. Berezin, *Trudy V.O.I.R.A.O.*, XV, à l'index, p. 188) et on la rencontre aussi chez Wassāf (cf. d'Ohsson, *Hist. des Mongols*, I, 72)¹). Voilà dans quelle mesure la forme Balĵuna est sortie, pour reprendre l'expression courtoise de M. von Zach, de mes "trucs" phonétiques. Ces procédés de poivre aux yeux impressionnent peut-être les lecteurs de la *Deutsche Wacht*, qui n'en peuvent mais; ils ne réussiront pas ailleurs.

M. E. von Zach s'est déconsidéré comme savant par ses balourdises. M. E. von Zach s'est disqualifié comme homme par ses grossièretés. Il ne sera plus question de M. E. von Zach dans le *T'oung Pao*.

Paul Pelliot.

1) D'Ohsson et Bretschneider ont même cru retrouver le Balĵuna des Mongols dans le petit lac Balĵuna en Transbaïkalie; mais je préfère ne pas faire état de telles identifications avant d'avoir mené à bien une étude d'ensemble sur la nomenclature géographique de la Mongolie au Moyen Age.

ADDENDA ET ERRATA.

- P. 44. — Le manuscrit du P. Cobo a déjà été signalé brièvement par Enrique Heras, *La dinastia manchú en China*, I (1918), 399.
- P. 45, l. 2. — Au lieu de “1590, 1591”, lire “1590—1591”.
- P. 369. — En recopiant ci-dessus, p. 369, le passage du *Ts'eu yuan* que j'avais reproduit et traduit correctement dans le *T'oung Pao* de 1927/1928, 404—405, j'ai écrit par inadvertance 音義 *yin-yi* au lieu de 意義 *yi-yi*. Ce lapsus serait sans importance s'il n'avait joué ensuite un rôle dans mon argumentation: à la p. 371, les lignes 10—18 (“J'ajouterai...” jusqu'à “...discussion”) sont à supprimer; le reste subsiste sans changement.

P. P.
